

orales permettent parfois de résoudre des contradictions entre les diverses sources.

Les hommes sont regroupés dans des régiments (2) qui portent chacun un nom différent et dont l'implantation se situe soit à Abomey, soit dans les zones frontalières. Ces unités, ainsi que leur encadrement, restent en activité en temps de paix afin de permettre l'incorporation et l'entraînement rapide des effectifs temporaires au moment des campagnes de guerre annuelles. Pour aller au combat, les régiments sont regroupés en trois « ailes » placées sous la responsabilité d'officiers supérieurs. Le roi, chef suprême de l'armée, nomme un général en chef, le *Gaou (Gau)*. Celui-ci, souvent un parent choisi pour sa compétence, prend fréquemment la direction effective des opérations.

L'organisation des troupes féminines est calquée sur celle des forces masculines. Elle est néanmoins plus stable car les effectifs, tous permanents, ne varient pas, que l'on soit en temps de guerre ou de paix. Comment sont-elles regroupées ? Les avis divergent. Duncan parle de « régiments », mais Burton décrit plutôt une division, là encore, en trois « ailes » ou « corps » (3). Et il donne des détails.

Le groupe central, formé par la compagnie *Fanti*, constitue la garde du roi. À sa tête, une « générale en chef », reconnaissable par « plusieurs queues de cheval attachées à la ceinture » (4). Ce groupe est divisé en deux parties, qui encadrent le roi pendant les expéditions. Chacune est placée sous la direction d'une « capitaine » ou d'une « commandante », dont on connaît parfois le nom : sous Géo, Akutu à droite et Humbagi à gauche, que remplacent, sous le règne de son fils, Glèlè, respectivement Dan-Ji-Hun-To (« l'arc en ciel est le gouverneur du ciel ») et Ji-Bi-Whe-Ton (« tout le ciel appartient au soleil ») (5).

Cette dernière est une grande belle femme, aux dents étincelantes. Son visage porte, selon Burton, « une expression très déplaisante lorsque ses traits sont au repos » (6). Par « déplaisante », sans doute faut-il entendre dure ou farouche. Comme ses collègues, elle veille au bon ordre de ses troupes, et maintient leur ardeur belliqueuse, en particulier lorsque le roi les passe en revue. Voici ce que rapporte, à propos d'elle, un témoin : « Elle adressa un violent discours à la Mangan-femme [une dignitaire, également femme-bourreau],

qui le répéta au roi à voix haute. Elle termina en coupant la tête à un corps imaginaire et se retira. Comme d'autres parlaient, elle s'avança de nouveau et dit avec force gesticulations : « Ainsi traiteraient-elles Abéokouta ». Cette déclaration fit jaillir un immense applaudissement » (7). Abéokouta, on l'a compris, est une ville qu'il s'agit de conquérir.

L'aile droite féminine est dirigée par la *gundémé* et son adjointe, la *kétugan*, tandis que l'aile gauche est placée sous la responsabilité de la *yéwé* et de son adjointe l'*akpadumé*. Selon Burton, aucune particularité ne distingue les membres de ces deux ailes (8). Mais des critères de différenciation ont pu exister à certains moments. Une autre source affirme ainsi que l'on reconnaissait l'appartenance aux divers corps par la manière de se coiffer : les amazones de la garde ont le crâne entièrement rasé, celles de l'aile droite conservant une ou deux boucles de cheveux, et celles de l'aile gauche, toute leur chevelure. Cependant, cette information, transmise par un journaliste français, ne se retrouve chez aucun autre témoin (9).

Les trois ailes se composent de plusieurs unités — des bataillons selon Burton, des régiments d'après l'historien français Dunglas — dirigées par des femmes officiers. Le nom de chaque sous-groupe rappelle quelque haut-fait ou une particularité de ses membres ou de sa fonction. Les *Ali-gossi*, fondées par Géo, évoquent ainsi le sacrifice des amazones massacrées dans Aligo (partie du Palais d'Abomey), à cause de leur fidélité au roi Adandozan (1797-1818) (10), déposé par Géo à la suite d'une sanglante révolution de palais. Les *Djedokpo*, dont le nom signifie « à genoux », forment pour leur part un corps d'élite dont les membres sont « strictement confinés au Palais et sur le passage desquels les gens du commun doivent se prosterner » (11). Ces marques de respect sont peut-être dues au rang des femmes qui composent cette unité, car, selon l'historienne béninoise Amélie Degbello, il s'agit de reines-amazones chargées de protéger leur royal époux quand il part en campagne (12). Mais cette explication diffère de celle que rapportait au début du siècle l'administrateur et ethnologue amateur Le Hérisse. Le groupe, composé de 1 600 membres, porterait selon lui le nom d'une épouse de Glèlè, Djedokpo. Le roi aurait confié à celle-ci le commandement de cette troupe, créée au lendemain des revers militaires subis lors de la guerre pour la prise d'Abéokouta, en 1864 (13). Les *Nan-Ahouan-nan-to*, de leur